

Citation style

Andrist, Patrick: Rezension über: Enrico Flores, Il testo anglo-tedesco di Manilio e Lucrezio, Napoli: Liguori, 2012, in: *Museum Helveticum*, 72(2015), 2, S. 231-232, DOI: 10.21245/rec.ant.1083958875, heruntergeladen über Website



copyright

This article may be downloaded and/or used within the private copying exemption. Any further use without permission of the rights owner shall be subject to legal licences (§§ 44a-63a UrhG / German Copyright Act).

se présente en modèle – ou que l'on fasse jouer à une autre personnalité ce rôle – afin d'influencer un public», p. 489).

Se situant sur une troisième voie, quelque part entre l'idée d'une instrumentalisation des lettrés et une plus romantique affirmation de la primauté de l'inspiration, Le D. nous invite à relire Virgile, Horace, Properce et Ovide pour leur valeur de sources attestant que la poésie à l'époque augustéenne possède une dimension civique et peut être conçue comme un mode de communication politique conforme aux valeurs d'une *Res publica restituta*.
Lavinia Galli Milić

Fausto Giordano: Percorsi testuali oraziani. Tra intertestualità critica del testo ed esegesi. Premessa di Antonio La Penna. Edizioni e saggi universitari di filologia classica 68. Pàtron, Bologna 2013. 127 p.

Ce petit livre n'est pas une monographie mais le recueil de sept articles dont quatre ont déjà été publiés ailleurs. Deux sont consacrés à Martial puis à Servius; les autres émergent à la *Rezeptionsgeschichte* du texte horatien. Il y est question des *Odes* et de R. Bentley (41–52), des *Épodes*, de Kiesling et de Pascoli (53–65), du 18^e s. des nationalistes méridionaux (67–76), de la lecture qu'a effectuée au début du 20^e s. G. Fortunato (77–96) et enfin de la traduction et du commentaire des *Odes* publiés en 1939 par F. Pastonchi (97–106). Pour des raisons d'incompétence personnelle, je ne m'attarderai qu'au second article (25–39: *Il testo di Orazio nelle citazioni di Servio*). G. y considère trois types de citations: celles qui ne s'accordent pas avec la tradition directe, celles qui s'accordent avec la tradition grammaticale, celles qui s'accordent avec tout ou partie de la tradition directe. L'intérêt de sa démarche tient en ce qu'elle met clairement en évidence la nature interprétative des choix qui sont faits lorsque la tradition se fait incertaine et que la mécanique lachmannienne s'enraye. Il en résulte une forme de lestage sémantique qui fera pencher le texte dans une direction interprétative particulière et créera un biais. Ainsi, lorsque l'intertextualiste militant se trouvera devant *carm.* 1,12,11 *blandum et auritas*, ne sera-t-il pas tenté de choisir la leçon *doctum et auritas* qu'il découvrira dans *Serv. georg.* 1,308 et qui le flattera si bien dans son avidité truffière? Il faut reconnaître qu'à partir du moment où une leçon est choisie en fonction de critères exégétiques, elle devient illustrative non plus d'un texte, horatien ou autre, qui se voudrait authentique, mais d'une projection esthétique ancrée dans un temps qui n'est pas celui de l'auteur ancien mais celui de l'éditeur-exégète moderne. L'histoire éditoriale d'un texte n'est pas celle d'une marche vers la vérité textuelle, mais un chapitre de plus dans une *Rezeptionsgeschichte* qui n'a pas le souci de G. Les avatars éditoriaux du texte de Properce sont de cet ordre, de même que l'ont été les conjectures créatives d'un Shakleton-Bailey.

Carole Fry

Enrico Flores: Il testo anglo-tedesco di Manilio e Lucrezio. Forme materiali e ideologie del mondo antico 44. Liguori, Napoli 2012. VIII, 126 p.

La réimpression de 11 articles de Flores, écrits entre 1979 et 2012, offre au lecteur un passionnant parcours dans les travaux de l'auteur sur la tradition textuelle des *Astronomica* de Marcus Manilius et, dans une moindre mesure, du *De rerum natura* de Lucrèce. Il soulève surtout de stimulantes questions méthodologiques sur le travail du philologue moderne.

Les deux premières contributions, portant sur le texte de Manilius, partent d'un détail philologique ou codicologique pour revisiter, l'un l'importance de la philologie hollandaise du XVIII^e s. (1–12, *Housman e la filologia del '700 olandese (su Man. Astr. 5. 404–5)*, 1979), l'autre la saga de la transmission et des éditions manuscrites les plus anciennes, conservées ou supposées, d'époque humaniste, depuis la redécouverte du texte par Poggio en 1417 (13–35, *Su Man. Astr. 5. 130–39 in un foglio di guardia del Vind. lat. 32 della Bibl. Naz. di Napoli e sui codd. Mare. 12, 69 e Caesen. 25, 5 di Manilio*, 1987). Quelle que soit par ailleurs l'adéquation historique des reconstructions de Fl., ce dernier article illustre remarquablement tout l'apport qu'une histoire des livres attentive peut fournir à la philologie.

La virtuosité philologique cède alors le pas à la polémique, souvent fine et parfois assassine, contre M. D. Reeve et contre l'édition Goold de 1985 (37–47, *Risposta a M.D. Reeve sul Marcianus di Manilio* 49 *Capitolo N*, 1989; 49–54, *Recensione all'ed. di Manilio di G. P. Goold*, 1989; 55–67

Aspetti della tradizione manoscritta e della ricostruzione testuale in Manilio, 1993; 69–73, *La bibbia di Housman e Reeve*).

Après un répit dans l'histoire des textes et des livres (75–81, *Sul codice M 3678 degli Astronomici libri di Manilio*, 2003; 83–85, *Sui codici malatestiani di Manilio e Lucrezio*, 2003), le lecteur retrouve la polémique, qui est au cœur des trois derniers articles (87–105, *Risposta a K. Mueller, M. Deufert, M. D. Reeve*, 2006; 108–110, *La critica del testo secondo Paul Maas*, 2004; 111–126, *Butterfield, la sua critica e la riscrittura di Lucrezio*, 2012); c'est du reste dans cette partie que Lucrèce, mentionné dans le titre de l'ouvrage, passe au premier plan; dans le texte de 2006 notamment, Fl. répond aux attaques dont est l'objet son édition des trois premiers livres *De rerum natura*.

Le volume est placé sous le signe d'un axe philologique anglo-allemand, à qui l'auteur, un des maîtres d'une certaine école ou sensibilité italienne, fait un procès sans concessions, avec des arguments qui donnent à réfléchir. Car l'enjeu est profondément méthodologique: quand Fl. appelle à la barre des arguments comme les variantes d'auteur d'un poète mort trop jeune pour réviser entièrement son texte, les contaminations, les leçons hypothétiques d'humanistes reprises par la tradition, ou les vagues successives de révisions sur des antigraphes aujourd'hui perdus, ce sont tous les spectres de la philologie post-lachmanienne ou anti-lachmanienne qu'il convoque... Les questions posées, et la méthode utilisée pour y répondre, dépassent ainsi largement le texte de Manilio ou celui de Lucrèce; cette brochure mérite d'être lue par quiconque s'intéresse au travail critique sur les textes de l'Antiquité, notamment ceux qui étaient connus des humanistes!

Patrick Andrist

Mario Varvaro: *Le Istituzioni di Gaio e il Glückstern di Niebuhr*. Monografie 11. Giappichelli, Torino 2012. 203 p.

Hasard heureux ou coup de chance provoqué par une stratégie qui s'est avérée payante? C'est là la question, mais aussi l'une des polémiques qui est née autour de la découverte en août 1816 du *Codex Veronensis*, par B. G. Niebuhr, professeur à Berlin et scientifique de renom. Beaucoup a déjà été écrit sur la découverte de ce palimpseste des *Institutiones* de Gaius, mais l'ouvrage de Varvaro apporte une pierre à l'édifice qui devrait mettre un terme à la discussion, tout en rétablissant les mérites indéniables de Niebuhr, mais aussi sa paternité de la 1^e découverte des fragments de Gaius. V. se défend d'avoir écrit un plaidoyer pour Niebuhr (11) et c'est vrai. L'analyse est méticuleuse. En particulier, l'analyse de nombreuses lettres des divers protagonistes (dont une partie est retranscrite pour la première fois dans l'ouvrage de V., 113–192) montre combien cette découverte est d'abord le fruit d'une volonté claire de se rendre en Italie à la recherche de manuscrits contenant des textes inédits (ce plan est d'ailleurs dévoilé dans un courrier à Goethe le 13 avril 1816 [80]). Ce voyage fut finalement entamé par Niebuhr en juillet 1816 à la demande de Friedrich Wilhelm III de Prusse qui l'avait nommé ambassadeur et ministre plénipotentiaire auprès du St-Siège afin de renégocier l'organisation des diocèses de Prusse (ce qui fut fait le 16 juillet 1821). V. démontre de manière convaincante que, certes Maffei avait retranscrit des pages d'un *folium singulare non palimpsestum* portant sur le *de interdictis*, considéré comme ressortissant à l'origine au même *codex*, mais il n'y avait aucune indication sur la nature juridique du texte du *Codex* figurant sous les sermons de St-Jérôme (cf. 63 ss.; 98). D'ailleurs, dans son courrier du 4 septembre 1816 à son ami Savigny, Niebuhr hésite encore sur la paternité du texte, qu'il attribue dans un premier temps à Ulpian (120). C'est surtout les explications liées à la discussion du jeune Witte à l'issue d'un cours de Savigny (72) qui mettent en lumière les explications de Savigny à Niebuhr dans sa lettre du 23 octobre 1816 (également reproduite 127ss.). V. montre aussi le rôle, en partie sulfureux du Comte I. Bevilacqua Lazise dans la polémique en Italie au moment de cette découverte, liée aussi à un article diffamatoire de G. H. Merkel publié en décembre 1816.

V. convainc pleinement! L'expression «Glückstern», utilisée par Niebuhr dans son courrier à Savigny (77), ne veut pas dire «hasard», mais bien que par une recherche systématique et déterminée de palimpsestes pouvant contenir des textes juridiques inédits, Niebuhr a bénéficié d'une dose de chance pour finalement être le premier à identifier la *scriptura inferior* du *Codex Veronensis* comme étant le texte des *Institutiones* de Gaius.

Pascal Pichonnaz